

BUREAUX, RUE NAIN, 4, ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois... Six mois... Un an...

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT: A. REBOUX. Le Nord de la France. Trois mois... Six mois... Un an...

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 4; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A PARIS, chez MM. Havas, Laffitte-Bulier et Co place de la Bourse, 8; BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 3 MAI 1872

BOURSE DE PARIS

DU 3 MAI

Table with 2 columns: Price and Value. 30/00... 34 30, 4 1/2... 78, 5 0/0... 87 20.

(Voir la troisième page les dépêches commerciales.)

BULLETIN QUOTIDIEN

De nouveau, nous conseillons à nos lecteurs de ne pas se préoccuper des dépêches Havas sur l'Espagne; elles ne valent pas seulement la peine d'être discutées.

Un journal annonce que l'escadre italienne, réunie à Civita-Vecchia, est prête à partir pour les côtes d'Espagne. Nous accueillons cette nouvelle avec grand plaisir, et nous savons que personne autant que Don Carlos ne désirait cette intervention italienne.

Voici, d'après le Times, quelles sont les bases de l'arrangement sur lesquelles l'Amérique et l'Angleterre seraient tombées d'accord:

Le gouvernement des Etats-Unis adresserait une note conjointement avec le gouvernement anglais, au tribunal arbitral de Genève, laquelle note affirmerait comme principe que la responsabilité d'une puissance neutre, en temps de guerre, ne saurait, en aucun cas, être étendue au-delà des conséquences directes résultant de violation de neutralité semblables à celles que l'Amérique reproche actuellement à l'Angleterre.

C'est dans la journée du 1er mai qu'a été inaugurée, en présence des députations de toutes les universités d'Allemagne, la nouvelle université de Strasbourg. L'acte d'institution, ainsi que les lois qui s'y rapportent, a reçu, le 28 avril, la sanction impériale.

L'affaire du Luxembourg est réglée ou peu s'en faut. Il ne reste plus qu'à déterminer certaines questions d'administration, relativement secondaires, et au sujet desquelles une réponse était encore attendue du gouvernement grand ducal.

Les questions financières, dont quelques-unes d'une nature assez compliquée, et qui avaient retardé la conclusion de l'affaire, sont maintenant applanies.

L'enquête ouvrière.

Bien que M. Gambetta ait prétendu, dans son récent discours du Havre, « qu'il n'y avait point de question sociale », ce qui fut immédiatement atténué de M. Louis Blanc une verte réplique insérée dans le Rappel, l'Assemblée nationale vient de déclarer l'urgence pour la formation d'une commission d'enquête qui se proposera d'étudier la condition des classes ouvrières en France, de décrire le mal dont elles souffrent, et d'en indiquer le remède.

Grâce à l'Empire, et aux façons d'envisager la question sociale qu'il employa, nous avons, à l'heure qu'il est, un lourd fardeau sur les bras, et nous payons pour l'imprévoyance et les demi-mesures des charlatans que ce régime appelait à son aide lorsqu'un cas grave se présentait.

La crainte d'une révolution sociale obsédait les ministres de Napoléon III, et lui-même en faisait son cauchemar. De là les invinés, les attentions, les calineries à l'adresse des classes ouvrières. Pour veiller au chevet de la société malade, l'empereur tombé fit appel aux lumières de ses empiriques les plus illustres, c'est-à-dire, les plus fertiles en expédients, les plus féconds à découvrir des remèdes qui n'en sont pas, les plus habiles à payer les classes laborieuses de mots sonores au lieu de réformes réclamées par tous.

Les périodes philanthropiques des Rouhet aux rourons melliflues, les tirades économiques des Ollivier au cœur léger, ne remédièrent à rien, comme bien on pense, et le malade, en si bonnes mains, finit par étrangler et ceux qui faisaient semblant de le soigner et celui qui se donnait les airs de diriger la cure.

Après les charlatans, après les empiriques, il n'est que temps d'appeler les médecins sérieux et instruits. C'est ce que l'Assemblée a compris en décidant qu'elle s'occuperait, sans plus tarder, de cette grave question. C'est quelque chose de ne point désespérer en d'aussi graves conjonctures que celles que nous traversons; c'est quelque chose que d'avoir le courage de sonder le mal social dans sa profondeur, c'est cette tâche pénible qui incombe à l'Assemblée: c'est la mission bien difficile et bien lourde de rechercher les remèdes à apporter aux misères de la situation matérielle et morale de la classe laborieuse, qui l'attend. Il ne faut pas que l'on se désespère au point de considérer cette nouvelle enquête comme une consultation in extremis, autour du lit d'un mourant, consultation qu'on ne peut refuser au patient et à sa famille, mais sur

laquelle on ne saurait fonder grand espoir.

Il faut espérer que cette enquête si importante ne rassemblera pas à beaucoup d'autres, dont les révélations plus ou moins affligeantes, les dépositions plus ou moins curieuses, les rapports plus ou moins doctes sont allés grossir les tas de nos archives parlementaires, sans modifier l'état économique ou l'état moral de notre pauvre société française. Ces papiers pourront, dans l'avenir, devenir précieuses aux yeux des historiens de l'époque, mais il faut avouer qu'un résultat immédiat, améliorant la condition des classes ouvrières, à propos desquelles ces enquêtes ont été ordonnées, serait bien préférable. C'est ce à quoi, jusqu'à présent, nos hommes d'Etat n'ont pas paru songer.

Donc, l'Assemblée nationale, jugeant avec raison qu'il y avait une « question sociale » et qu'il y avait quelque chose à faire de ce côté, s'est décidée à agir. Assez longtemps on a répété qu'il n'y avait rien à faire, c'est pour quoi, à force de le dire, on n'en fait ni même rien tenté, comme s'il existait un mal sans remède: la vieillesse seule constitue une maladie mortelle, la France serait-elle si décrépite, si près de sa fin? Non; assurément. Et, dût-on désespérer des médecins qui se sont chargés de découvrir la gravité du mal qui la ronge, pour rendre sa guérison plus facile, il importe de se rappeler que, suivant la parole de l'Écriture, « Dieu a fait les nations guérissables. » On a donc tout lieu d'espérer que Dieu sauvera la France, si, toutefois, les Français y consentent. Aide-toi, le ciel t'aidera, dit un vieil adage. C'est vrai. Douter des hommes, des médecins est déjà à demi-mal; c'est mettre tous les torts de son côté que de douter de la puissance de la nature, de la Providence.

Comment se fera l'enquête décidée par l'Assemblée nationale? Nous l'ignorons. Ce qui est certain, c'est que la commission d'enquête s'occupera beaucoup, au cours de ses travaux, de ses informations, de ses recherches, du travail des femmes et de celui des enfants.

L'Assemblée nationale aura à décider s'il y a lieu de réglementer législativement le travail des femmes. Sa commission d'enquête examinera si, à notre époque, le travail des femmes dans les manufactures est une nécessité, et s'il est, en outre, un avantage. Elle tranchera définitivement, — et en faveur du travail des femmes, nous l'espérons bien, — cette question encore pendante de l'instruction des femmes dans les métiers exercés par les hommes, ce qui amènerait, selon certains ouvriers, un abaissement du taux des salaires. Cette raison, bien plus qu'une généreuse sympathie, a donné naissance à de nombreux partisans de l'interdiction absolue du travail des femmes.

La commission d'enquête sur le travail aura aussi à déterminer, dans quelle mesure l'intervention de l'Etat est indispensable, en ce qui touche le travail des enfants dans les usines, fabriques et manufactures. Il y aura là des difficultés d'application, très-souvent insurmontables,

lors même que nos législateurs parviendraient à formuler sur le travail des enfants la meilleure loi possible, lors même qu'ils trouveraient un système d'inspection vraiment sérieux, devant atteindre toutes les fabriques sans distinction. Mais, abordées résolument comme semblent le devoir faire les membres de la commission d'enquête sur le travail des femmes et celui des enfants, ces difficultés seront moindres, et tout le monde gagnera à ce que l'on avise au plus vite, à ce que l'on lente ce qu'il est possible de faire sans léser les intérêts des patrons et ceux des ouvriers. Nous reviendrons sur ces graves questions, et nous les examinerons, au point de vue plus spécial et plus particulier de nos villes industrielles du Nord.

CH. NURBEL.

Nouvelles d'Espagne.

On annonce que notre ambassadeur à Madrid, M. de Bouillé, aurait expédié un courrier à M. de Rémusat. Ce courrier aurait remis hier les dépêches dont il était porteur à notre ministre des affaires étrangères.

Le XIXe Siècle ajoute que M. de Rémusat, après avoir lu ces dépêches, les a communiquées à M. Thiers, mais qu'il n'en a pas fait connaître encore le contenu. Le secret gardé par M. Thiers et M. de Rémusat sur les informations données par M. de Bouillé prouve suffisamment qu'elles ne doivent pas être favorables au gouvernement d'Amédée, que M. le président de la république fait protéger par sa police et défendre par ses journaux.

L'Agence Havas continue à énumérer les victoires des troupes d'Amédée. On verra par les citations que nous faisons plus loin quelle confiance on doit avoir dans ces télégrammes:

Escharriz (Navarre), 1er mai soir. Le maréchal Serrano est ici à la tête des troupes, poursuivant les bandes carlistes. Ces bandes fuient en se dirigeant vers la frontière de France. On dit même qu'une d'elles avait déjà passé la frontière et pénétré en France.

Madrid, 1er mai.

M. Castelar se propose de combattre, dans le Congrès, la validation des élections de Séville.

Le duc de Sesto, partisan de la reine Isabelle, venant de Paris, a été, en vertu d'un mandat judiciaire, arrêté au moment où il descendait de wagon. Il a été ensuite mis en liberté.

Une bande carliste, dans la Biscaye, a été battue, éprouvant des pertes considérables.

Le maréchal Serrano a passé la nuit à Alarzuza. Il avancera aujourd'hui dans la direction d'Estella.

Madrid, 1er mai, soir.

Les renseignements de diverses provinces portent que les idées de réconciliation des progressistes et des radicaux sont en progrès.

L'arrestation temporaire du duc de Sesto avait été amenée par la saisie, à Irun, de papiers importants des reines Isabelle et Christine.

Le Sénat s'est constitué aujourd'hui par l'élection définitive du bureau qui avait été nommé à titre provisoire.

D'après la même Agence, il n'y aurait plus que deux bandes insignifiantes dans la province de Guipuzcoa, et une seule dans la province de Léon.

L'Assemblée des républicains basques s'est réunie le 30 avril, mais elle n'aurait pu prendre de décision faute d'un nombre suffisant de membres présents.

Notre correspondant, M. Jules Bonassy, nous adresse les renseignements suivants:

Toulouse, le 30 avril 1872.

Je vais vous donner un résumé rapide des bruits de la soirée d'hier au sujet des affaires d'Espagne. Une lettre d'un démocrate de Barcelone à un ami politique de Toulouse portait à peu près ceci:

« Vous pourriez apprendre bientôt de nos nouvelles, c'est à tort qu'on croit que nous ne bougerons pas; le 2 mai est un jour marqué pour le soulèvement, si nous sommes gagnés, je veux dire si la garnison s'éloigne de la ville pour aller poursuivre les carlistes. Le mouvement devrait éclater ce jour-là en même temps à Barcelone, Valence, Saragosse, Cadix et Madrid, mais il n'éclatera que dans les endroits où les garnisons sont affaiblies. Elles le seront bientôt, parce qu'il est impossible qu'avec les 6,000 hommes qu'il commande, Serrano puisse avoir raison des carlistes. »

Voici maintenant ce qu'écrivait un journal de Barcelone (El Combata):

« Des personnes en qui on peut avoir toute confiance assurent que l'insurrection carliste prend des proportions immenses; ainsi, le nombre des insurgés en Navarre s'élève à 5,000 hommes, en... (not inattendu) à 2,000, et dans les provinces de Guipuzcoa et de Biscaye au moins à 1,300. Les mêmes personnes assurent qu'un grand nombre de soldats de la garnison de Bilbao ont passé avec armes et bagages à l'insurrection, et que l'armée se montre très peu disposée à se battre contre les carlistes. »

« La Bourse baisse extraordinairement, et la crainte du gouvernement est indescriptible. Les carlistes se sont présentés en nombre à Tafalla. Les autorités ne répondent point de pouvoir s'y maintenir. »

« Les guérillas se sont soulevées dans la Manche, aussi le gouvernement de Madrid est dans la terreur, et la panique a gagné le palais du roi. »

L'observation faite par les démocrates barcelonnais au sujet de la faiblesse des forces de Serrano est parfaitement juste. Si Serrano n'a pu prendre que 6,000 hommes, c'est qu'on a craint l'insurrection des villes. Il y a plus, on craint aussi l'abandon des troupes de quelle se trouveraient en présence des carlistes, et l'on ne sait guère quel régime leur opposer, parce que l'on sait qu'ils sont tous aux trois quarts partisans de don Carlos.

On n'a rien dit encore de la marine, mais l'on assure qu'Amédée ne peut compter sur elle.

Quelques cruautés ont été déjà exercées contre des soldats carlistes et contre des prêtres. On a fait dire à Amédée qu'on n'imitait pas son exemple, et qu'on ménagerait le sang espagnol, ami ou ennemi, mais qu'il aurait personnellement à répondre de celui qu'il aurait fait répandre.

Nous continuons à puiser dans les journaux qui ne sauraient être soupçonnés de partialité en faveur des carlistes

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 4 MAI 1872

— 1 —

LA TERRE PROMISE

PREMIÈRE PARTIE

LE DOIGT DE DIEU

CHAPITRE 1er

Le n° 23 de la rue St-Lazare.

La rue Saint-Lazare, dans le siècle dernier, était bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui. A l'exception de quelques hôtels debout encore de nos jours, on ne rencontrait dans toute son étendue que des maisons sombres, enfumées, tristes, malsoignées. Le splendide quartier St-Georges était alors un vaste désert, le faubourg Montmartre une longue suite de marais, et la rue des Martyrs occupée en partie par des cabarets, semblait une succursale de la barrière dont elle porte encore le nom.

Dans les premiers jours de l'année 1773, l'une des masures les plus délabrées de la rue St-Lazare, offrait aux regards un lugubre spectacle. Placés sur des tréteaux, deux bières indiquaient que cette maison venait de perdre deux de ses habitants.

Derrière l'une de ces bières se tenait debout et pâle, un jeune homme âgé de vingt ans à peine. Derrière l'autre, sanglotait, agenouillée et les mains jointes, une toute jeune fille, encore une enfant! Une heure plus tard, Madeleine Duval — ainsi s'appelait la jeune fille, suivait à pieds, sous une pluie battante, le corps de sa bonne grand-mère, à l'église St-Jean; et André Morin, — c'était le nom du jeune homme, — escortait également le cercueil de son père à l'église, et de l'église à sa dernière demeure.

Madéleine, depuis le départ du convoi de la maison mortuaire, n'avait versé qu'une larme, elle avait coulé pendant tout le trajet.

Les deux orphelins, après avoir accompli leur triste devoir, rogèrent solitairement leur demeure, et s'enfermèrent, l'un dans le modeste réduit où la veille il avait pressé la main mourante de son père, et l'autre dans la chambre où deux jours auparavant sa grand-mère s'était soulevée lentement pour lui donner sa bénédiction.

Madéleine entra dans sa seizième année, ses traits, ainsi que les formes délicates de son corps avaient cette indécision charmante qui participe tout à la

fois de l'enfance qui finit et de la jeunesse qui commence. On aurait cru, à la voir, que récemment taillée par un ciseau savant, Galathée nouvelle, elle s'animait, et que la lutte entre le marbre et la femme n'étant pas achevée, elle ne vivait pas encore, mais qu'elle allait bientôt sourire à la vie. Trois ans avant l'époque où nous l'avons trouvée pleurant derrière un ceruciel, Madéleine était venue s'établir avec sa grand-mère dans une des plus pauvres chambres du n° 23 de la rue Saint-Lazare. Six mois s'écoulèrent, et Madéleine Duval, devenue à force de courage et de travail, la première ouvrière de son magasin de lingerie, gagnait cinquante sous par jour. A partir de ce moment, l'aisance, dans leur petit intérieur, remplaça la misère.

A la fin de la seconde année, un joli papier couvrait les murailles de leur logement; de grands rideaux blancs ornaient la croisée; une commode faisait vis-à-vis à une armoire toute neuve; quatre chaises, un fauteuil, et deux lits en noyer complétaient leur ameublement. Pour d'autres ce n'eût été rien, pour Madéleine c'était toute une richesse. Aussi, comme elle entourait de soins et d'amour son petit mobilier! Comme chaque matin elle l'essuyait avec précaution! Et le soir, comme le cœur lui battait lorsqu'elle se retrouvait près de sa grand-mère dans ces vingt pieds carrés, au cinquième étage, son paradis sur la terre!

Son bonheur ne devait pas être de longue durée.

Madame Duval tomba malade, et Madéleine ne la quitta plus. Bientôt le travail de ses nuits ne suffisait plus pour acheter ce que prescrivait le médecin. Il lui fallut vendre, un à un, ses meubles, et elle les vit passer d'un œil sec, de sa chambre dans la boutique d'un brocanteur; mais lorsqu'elle eut vendu sa robe du dimanche, avec sa petite croix d'or, sans que sa grand-mère se rétablît, alors elle fondit en larmes.

Quinze jours plus tard, elle était orpheline.

Quand elle reparut à son magasin, elle était si changée que ses anciennes compagnes ne la reconnurent point d'abord. Peu à peu la tristesse de son visage s'effaça, mais le désespoir n'était pas sorti de son cœur.

André Morin, le lendemain du jour où il avait dit à son père un éternel adieu, était retourné à son ouvrage comme de coutume, et ni une larme tombée de ses yeux, ni une parole échappée de sa bouche n'avaient trahi sa douleur.

Pauvre André! avait dit le maître charpentier chez lequel il travaillait, il faut qu'il souffre bien pour paraître aussi triste!

André, en effet, était un de ces hommes qui cachent les affections les plus dévouées sous la glace dont ils s'enveloppent. D'un caractère peu enthousiaste, il se surprenait difficilement à aimer,

mais quand il aimait, c'était pour tout jours.

L'année qui suivit la mort de madame Duval et de monsieur Morin s'écoula bien lentement et bien tristement pour les jeunes orphelins. Tous deux par un respectueux sentiment d'amour, n'avaient pu se décider à quitter la maison qui renfermait pour ainsi dire, entre ses quatre murailles, les débris de leur félicité passée, et de ce culte tacite rendu à la mémoire de ceux qu'ils pleuraient, naissait l'occasion de bien des regrets et de bien des désespoirs. Souvent Madéleine, lorsque sa journée était finie, cherchait un allègement à sa douleur dans la lecture; André, lui se réfugiait dans la lecture; André, lui se réfugiait dans la lecture et une partie des nuits dans l'étude de la géométrie et du dessin. L'amour de la science peu à peu se fonda, sans pourtant l'altérer, dans celui qu'il avait voté à son père. Le temps approchait où un troisième amour bien différent des deux autres, allait s'emparer de sa vie pour y régner désormais sans partage.

La suite au prochain numéro.